

La collection de Cérés Franco sous le soleil de Carcassonne

Philippe Bonnet

27 mai
2016

Deux jeunes filles en maillot s'égaient sur une plage américaine après-guerre. L'une d'elles s'appelle Cérés Franco. Dans un film tourné par sa petite fille on peut aussi la voir aujourd'hui à quatre-vingt-dix ans. Cette femme d'origine brésilienne fut l'un des précurseurs de l'art dit « brut » selon la définition de Dubuffet. Sa vaste collection fait actuellement l'objet d'une exposition dans une ancienne cave coopérative à Montolieu, près de Carcassonne. Et c'est sa fille, la galeriste parisienne Dominique Polad-Hardouin qui gère l'ensemble. « *Une histoire de femmes* », confirme-t-elle.



Le film, que l'on peut voir à Montolieu, raconte l'histoire de Cérés Franco. Sans beaucoup de distance, ce qui peut se comprendre, vu le lien de filiation avec celle qui tient la caméra. C'est aussi bien. On y voit Cérés Franco monter ou descendre des escaliers avec précaution en s'aidant de sa canne. Mais les images d'archives, dont celles tournées aux Etats Unis ou dans sa galerie « L'oeil de boeuf » située rue Quincampoix dans les années soixante-dix, resuscitent un personnage qui déclarait entre autres choses que la peinture et la fête devaient faire la paire.

Sa vie est faite de rencontres avec des artistes que l'on nomme aujourd'hui « outsiders » par opposition à ceux qui font de l'art brut. Il est convenu que les premiers préméditent ce qu'ils font par rapport aux seconds, lesquels ne feraient que retranscrire par la peinture leur dérangement mental. L'idée est discutable mais peu importe. Ce que l'on peut voir à Montolieu, c'est cet art, disons par-delà les marges et, en tout cas, terriblement expressif. L'humain dans ses déchirements, ses angoisses, ses cisaillements intérieurs procède le plus souvent de ce que ces artistes à part nous donnent à voir d'eux-mêmes. Dans le film, Cérés Franco dit qu'au départ, les critiques ne comprenaient pas cet art que l'on pouvait alors qualifier d'avant-garde, avant de s'y rallier enfin. Il est désormais facile d'en trouver à Paris, comme à la Halle Saint-Pierre, dans la galerie tenue par Dominique Polad-Hardouin rue Quincampoix, ou encore à l'enseigne « D'un livre l'autre » rue Borda.

L'exposition en cours (jusqu'au 31 octobre) a mis l'accent sur deux artistes emblématiques de la collection de Cérés Franco, Michel Macréau (1935-1995) et Stani Nitkowski (1949-2001). Le premier « *puise son vocabulaire graphique chez les enfants, les marginaux et les malades mentaux* ». L'oeuvre du second est tout aussi radicale que fulgurante dans son propos. La myopathie a cloué Stani Nitkowski sur un fauteuil. Il peindra un jour « l'autportrait de son suicide » avant d'effectivement passer à l'acte. Leurs oeuvres comme leurs vies ne peuvent pas ne pas interpeller le visiteur qui s'attarderait devant. Elles nous imposent un registre poignant, un régime aigu, dont il serait bien difficile de s'affranchir même pour les plus cyniques.

Et derrière tout cela, il y a cette femme Cérés Franco, dont le regard trahit un long parcours d'amoureuse de cet art singulier. C'est en 1972 précisément qu'elle ouvre sa galerie parisienne « L'oeil de boeuf » où elle fait venir des artistes issus de la « nouvelle figuration » ou du mouvement CoBrA. Le film réalisé par sa petite fille nous donne à voir une femme gaie, communicante et communicative aimant la vie et son encensement, du cocktail distingué entre gens de l'art jusqu'à l'enceinte intime des églises. C'est en 1994 qu'elle ouvre sa maison de Lagrasse (Aude) au public pour montrer ses collections. Sa permanence est désormais et pour longtemps, installée à Montolieu.

« La peau et les mots », jusqu'au 31 octobre 2016
Coopérative-Collection Cérès Franco, route d'Alzonne, 11170
Montolieu (04 68 76 12 54)



Stani Nitkowski. Lettre de Stani Nitkowski, 1981



Intérieur de la Coopérative-Collection Cérès Franco